

# GREGOIRE GIRARD, les « modes d'enseignement », « l'enseignement mutuel » et les « gradations »

Extrait de *Une pédagogie à l'origine de l'école actuelle, Le Père Grégoire Girard (1765-1850)*, sous la direction de Pierre-Philippe Bugnard, Editions Alphil, 2016.

## ***Le mode magistral***

Selon cette méthode, comme on l'a dit, personne n'enseigne si ce n'est le maître lui-même. De lui, tout l'enseignement descend, sans intermédiaire, vers les élèves, et c'est lui qui est tout en tout. Cependant nous ne pouvons nous empêcher de remarquer qu'il enseigne d'après un manuel, et qu'il a la charge de l'expliquer et de le compléter. [...]

Des maîtres cultivés, qui avaient le bonheur d'employer pour leur enseignement des manuels vraiment méthodiques, voyaient le résultat promis, bien qu'ils n'y eussent pas cru eux-mêmes. Ils étaient pleins d'étonnement devant leurs élèves, comme la poule qui, des œufs étrangers qu'elle a couvés, voit sortir des petits canetons qui courent d'eux-mêmes vers l'eau.

Il peut y avoir des manuels excellemment composés, le maître peut suivre une méthode vivante ; aussitôt qu'il enseigne seul dans une classe, comme le font les maîtres dans nos gymnases et dans nos écoles municipales, le résultat de ses efforts n'est jamais satisfaisant. Il y a des régions, en Italie, où il est passé en proverbe que, sur cent écoliers, il y en a seulement cinq qui réussissent. En France, l'opinion n'était pas meilleure à en juger par le titre du livre : *Les années de collège ou le temps perdu*.

Ailleurs encore, et aussi près de nous, l'expérience a suffisamment démontré que notre mode académique n'atteint, n'instruit et ne cultive vraiment que la minorité des élèves.

Ce résultat attristant est facile à prouver. Le programme annuel d'une classe dans nos établissements d'instruction est vaste et long. Les élèves appelés à l'assimiler sont de capacité très inégale, et aussitôt après l'entrée on

distingue déjà parmi eux les forts, les médiocres et les faibles ; il y a, en réalité, une grande variété de degrés et séparés nettement les uns des autres, si l'on fait abstraction des élèves qui sont entre deux degrés.

Que doit entreprendre le maître avec cette foule variée ?

S'arrêtera-t-il à la classe des médiocres - ce qui semble le plus juste, dans sa situation embarrassante -, alors il ne fait pas assez pour les forts et trop pour les faibles, et ainsi il ne donne rien du tout aux deux extrêmes.

Deux divisions de la classe perdent ainsi leur temps et leur plaisir, et presque toujours sont un obstacle pour la troisième, précisément parce que le travail qui est trop facile ou trop difficile pour elle ne peut pas les intéresser. Si le maître descend au niveau des faibles, ou s'il s'élève à la hauteur des forts, le mal reste ; il est seulement reporté sur d'autres élèves.

Le mode magistral est donc entaché d'une faute initiale, parce qu'il n'adapte pas l'enseignement à des élèves qui se trouvent très éloignés les uns des autres. Il y a encore quelque chose de très important à blâmer en lui. Il est notoire que la plupart des élèves ne font attention à l'enseignement du maître que pour autant qu'ils s'attendent à être interrogés. La légèreté de la jeunesse, la paresse d'esprit des jeunes en sont la cause.

Il n'est pas moins sûr que les élèves n'assimilent l'enseignement que lorsque, par la répétition, ils l'engendrent, pour ainsi dire, d'une façon vivante, dans leur être intérieur, et qu'ensuite ils doivent l'extérioriser par leurs propres paroles. En va-t-il un peu autrement avec nous, hommes adultes et cultivés ?

Eh bien ! Qu'en est-il des répétitions dans le mode magistral ? Quelques élèves seulement seront appelés, car le temps ne permet pas d'interroger beaucoup, encore moins permet-il de les interroger tous. Ainsi la reproduction qui est si nécessaire fait défaut. Avec elle, manque aussi l'attention à l'exposé du maître, parce qu'on pense probablement ne pas devoir être interrogé là où si peu sont interrogés.

Voudrions-nous abrégier le programme annuel de la classe de telle sorte qu'il reste un temps suffisamment long pour rendre la répétition tout à fait générale, alors il faudrait d'abord diviser chaque classe en plusieurs autres ; et où cela conduirait-il ? Car la répétition si souvent reprise deviendrait un sujet de dégoût pour le maître et pour les élèves qui devraient perdre leur temps et leur plaisir à cet exercice sempiternel et monotone. Ce qui est défectueux en soi et pour soi, comme le mode magistral pour les enfants, ne peut jamais devenir bon.

Je vénère et j'aime, mais en même temps je plains nos vaillants maîtres des gymnases et des écoles municipales qui, par leurs exposés vivants, leur souplesse et leur art de l'enseignement, savent intéresser leurs élèves à tel point que les défauts de la méthode tombent moins clairement sous les yeux. Mais ils me rappellent certains maîtres d'Italie, qui avaient la ferme volonté de transformer la tradition en quelque chose de meilleur et qui, pour cela, envoyèrent à l'étranger et aussi dans notre pays un éducateur avisé à la

recherche d'une méthode convenable.

### ***La forme mutuelle***

Elle est le contraire de la précédente, en ce qu'elle confie aux élèves l'enseignement général, tandis que le maître se réserve la surveillance et la direction.

Il ne faut pas confondre le mode d'enseignement avec la matière enseignée lors de la première apparition du mode mutuel par le Dr Bell et ensuite par John Lancaster.

Ces maîtres ne s'occupaient que de l'enseignement primaire, de l'éducation populaire, et cela beaucoup plus dans un sens matériel que formel, parce que ce dernier sens paraissait encore étranger à leur pays. Mais depuis quand une méthode est-elle devenue l'enseignement, depuis quand l'instrument est-il devenu la matière, qui doit être travaillée et formée par celui-là ? Il est reconnu maintenant que l'enseignement mutuel peut être employé pour donner une instruction plus élevée et surtout une culture formelle.

Il ne faut pas non plus confondre cette méthode avec la discipline scolaire dans les écoles de Bell et Lancaster, et la rendre responsable de tout ce qui est singulier, étroit, gauche et peu intéressant dans ces écoles. On a attribué à la méthode ce qui provenait de causes et de points de vue individuels.

Pourtant l'ami des enfants de Madras a distingué avec beaucoup de force et de solennité, la substance de sa méthode de ce qu'il appelle « les applications pratiques de la méthode » ; laissons à d'autres ces dernières pour n'insister que sur la première ! Ici, comme partout ailleurs, le noyau doit être séparé de la gousse, l'esprit vivifiant de la lettre qui tue.

Il ne faut pas non plus que, trompé par le titre *Un maître pour mille enfants*, on ne voie dans ce procédé qu'un nouveau moyen économique, une spéculation commerciale. Il n'était pas né de considérations mercantiles. Parce qu'il permet de faire des économies très considérables et rend ainsi possible l'instruction de tout le peuple, (ce qui vraiment est nécessaire), ce mode mérite-t-il notre mépris, notre raillerie ?

Celui à qui il n'importe pas que tous ses frères, dans l'univers, deviennent des hommes par la formation, afin qu'ils pensent, agissent et jouissent comme les enfants du royaume dans le monde du Père, celui-là, dis-je, peut railler.

Finalement, il n'est pas bien non plus de s'imaginer que cette méthode doive être méprisée, parce qu'elle est née à Madras, comme un enfant de la nécessité. La nécessité n'est-elle pas la mère des inventions, le grand instrument dans la main du Père commun, avec lequel il a formé et il forme encore ses enfants partout sur la terre ? Ensuite n'était-ce pas une honorable nécessité qui a contraint le vénéré Dr Bell à choisir des moniteurs parmi ses

élèves, car on ne trouvait personne parmi les adultes qui voulût vivre dans une école avec son esprit et avec son cœur ? N'est-ce pas une honorable nécessité aussi qui poussa à venir en aide à la jeunesse abandonnée, à la manière de Bell, dans notre Europe vieillissante ?

Ce reproche également doit être abandonné à ceux qui, attentifs uniquement à eux-mêmes, ne veulent rien savoir des besoins de leurs contemporains. Il y a beaucoup de gens sur cette terre qui rêvent d'un paradis ; mais chacun voudrait être Adam, l'homme unique parmi les bêtes de somme.

Dans l'enseignement mutuel se trouve quelque chose qui produit sur moi un effet bienfaisant.

Depuis qu'il y a des familles sur la terre, on voit le frère aîné, la sœur aînée, soucieux d'instruire leurs jeunes frères et sœurs, à côté du père ou de la mère, qui pendant ce temps, sont occupés à d'autres nécessités de leurs chers enfants. Le mode mutuel, c'est le modèle de l'humanité en petit, et ce modèle demeurera et il faut espérer qu'il ne demeurera pas en vain, aussi longtemps qu'il y aura des hommes dignes de ce nom.

La pédagogie également appréciera un mode conforme à la nature, qui repose sur la tradition, qui se rencontre dans la simplicité et la gentillesse du foyer. Seules, quelques oppositions doivent encore être vaincues, qui viennent d'hommes pour lesquels rien n'est juste sauf ce qu'ils ont imaginé, exercé ou recommandé eux-mêmes, alors que dans le domaine de l'école l'élève est la fin et devrait être tout dans le tout. Mais arrivons au fait.

La méthode mutuelle, c'est l'enseignement des élèves par les élèves à travers les différents degrés : voilà l'essentiel. Outre cela, le programme de la classe ou de l'école est divisé en plusieurs sections. Autant il y aura de sections dans la matière enseignée, autant il y aura de divisions dans la classe, précisément ; par ce moyen la gradation de l'enseignement apparaît clairement.

Toutes les sections seront enseignées en même temps ; non pas par le maître lui-même (comment le pourrait-il ?) mais par les élèves qui montrent ce qu'ils ont appris eux-mêmes d'autrui. C'est vraiment un enseignement traditionnel, de main à main, qui, dans le temps de la jeunesse, est charmant et édifiant.

Un jour, le père Pestalozzi entra dans une telle classe ; le maître lui dit : « Père, vous voyez ici la gradation que vous avez recommandée si fort, non seulement écrite dans le livre, mais représentée dans la vie ». « Silence, fut sa réponse, je le vois bien... ce fut ma première pensée, à cette vue qui m'a pris. Laissez-moi voir encore ! »

Ainsi, tandis que le mode magistral ne travaille que sur la masse, pétrit ensemble de vastes programmes et ainsi réunit les élèves les plus différents, l'enseignement mutuel, au contraire, divise les deux, les programmes et les élèves. Sa devise est « gradation ».

Chaque section des écoliers ne reçoit qu'une petite partie de

l'enseignement, et cette partie est bientôt apprise, bientôt exercée. Alors que les élèves appliqués avancent sur l'échelle vivante, les élèves lents et les élèves distraits restent au même degré, jusqu'à ce qu'ils approprient de façon vivante l'enseignement non encore compris. L'avancement dépend uniquement du progrès accompli, non pas d'une certaine époque marquée par le calendrier, et qui n'a rien à faire avec le développement du garçon dans son école. Ainsi la classification des élèves est toujours en mouvement.

Qui ne voit comme sont bienfaisantes toutes ces dispositions. Les petits s'effrayent devant un gros livre qui doit être lu ou appris par eux. Divisons-le en petits livres, l'effroi s'en va. Ils saisisent le premier de ceux-ci avec courage, justement parce qu'il est petit. Aussitôt qu'il sera lu, la joie fait son apparition et avec la joie, l'envie d'aller plus loin, l'espoir du succès et, avec l'espoir, la force. De cette manière, les élèves sont attirés de plus en plus loin par l'enseignement mutuel, grâce à une augmentation des degrés, qui se trouvent très proches les uns des autres, qui peuvent bientôt être atteints et qui vivifient le courage au lieu de le supprimer.

De plus, par cette méthode, les différentes sortes d'élèves qui sont assemblés imprudemment et d'une façon désagréable par la méthode magistrale se distinguent les uns des autres. Chacun est placé sur le degré qui correspond précisément à sa capacité, à son application et à son besoin. L'élève plus fort ne sera pas retenu par le faible, il le laisse en arrière et monte, afin de recevoir une nourriture toujours nouvelle, et de s'entraîner avec ses semblables, suivant son besoin. Les faibles ne sont pas bousculés ni surchargés ; ils étudient plus lentement, mais plus à fond ; ce que le mode magistral ne peut obtenir.

Par cette nouvelle méthode, un grand problème a été résolu, auquel les anciens donnèrent différentes solutions. Les uns luttèrent pour l'instruction en commun parce qu'elle est encourageante et vivifiante pour l'élève qui ne trouve pas de plaisir véritable dans un travail solitaire. Les autres donnaient la préférence à l'enseignement privé et au préceptorat, parce que celui-ci est calculé sur le besoin individuel de l'élève.

Eh bien, introduisez dans votre école l'enseignement mutuel ; vous avez les deux avantages réunis, l'impulsion, la vivacité de l'enseignement en commun et, en même temps, l'adaptation que permet l'enseignement familial. Sur l'échelle vivante, chaque enfant trouve la place qui lui appartient, et les condisciples avec lesquels il peut marcher d'un même pas.

Jusqu'ici j'ai parlé uniquement de la gradation dans l'enseignement mutuel. Permet-il aussi les répétitions qui font défaut dans le mode magistral ? Sans doute, car ce n'est pas celui-ci ou celui-là qui est appelé, mais tous, à chaque degré de la classe. « Peu de théorie et beaucoup d'exercices » est une autre devise du nouveau mode. Mais il procure aussi le temps nécessaire à ces exercices, car s'il établit de multiples sections, qui s'exercent en même temps dans leur branche et à différents endroits de l'auditoire, il fait encore en sorte que chaque section soit divisée à son tour en deux ou plusieurs troupes

parallèles, dès que le nombre des élèves l'exige ; de telle sorte que l'enseignement sera partout reçu, si je puis m'exprimer ainsi, et que chacun peut et doit ensuite et toujours exprimer ce qu'il vient d'apprendre.

Mais il doit en résulter un vacarme rebutant et fâcheux ! En effet, c'est un silence relatif, bien que les élèves parlent à mi-voix ; mais c'est le bruit du travail, le bourdonnement de la ruche d'abeilles. Maîtres et élèves y sont bientôt habitués, ces derniers s'accoutument à fixer leur attention sur un seul point, et à ne pas se laisser troubler par l'entourage. N'est-ce pas là une bonne habitude ?

Mais jusqu'où va-t-on avec cette méthode ? Elle ne dépasse pas le côté mécanique de la lecture, de l'écriture, du calcul, de la mémorisation ; le côté intellectuel ne saurait être laissé au soin des enfants dans l'école.

À cela une double réponse. Nous supposons que le mode mutuel n'apporte rien à l'école qui dépasse ce côté mécanique ; il lui reste cependant un vaste champ d'action où il peut agir de façon bienfaisante, non seulement dans les écoles primaires, mais aussi dans les gymnases pour l'étude des langues anciennes ; par exemple, pour l'étude du vocabulaire, des paradigmes et des formes syntaxiques, qui ne réussit pas par le mode magistral ; et cela explique la faiblesse actuelle de nos élèves. Et pourquoi un élève auquel on a expliqué un classique ne devrait-il pas pouvoir l'expliquer ensuite lui-même et amener des condisciples plus faibles à en faire autant ?

Rendez l'enseignement méthodique dans toutes ses parties afin que tout en lui se développe, dans une gradation bien calculée, du plus facile au plus difficile, du simple au compliqué, mettez dans la main des élèves un guide méthodique et éveillez par là leur esprit de sorte qu'ils puissent comprendre quelque chose par eux-mêmes, comme cela doit arriver dans toute instruction et vous verrez qu'ils peuvent faire beau progrès dans le domaine intellectuel. [...] Il n'y a que quelque seulement que nous sommes devenus si méfiants à l'égard de nos élèves car elle est connue la vieille coutume qui, dans les hautes écoles, organisait les répétitions de telle sorte que les élèves prenaient la place du maître.

Alors était valable la sentence : *Docendo discimus*.

Il s'ensuit un nouvel avantage du mode mutuel. Il tend à employer tous les élèves comme moniteurs, à tour de rôle, pour telle ou telle branche, et les amène par là à la connaissance profonde, à l'habileté de l'esprit, à l'art d'enseigner. Je voudrais insister sur ce dernier point ; car nous avons besoin de maîtres pour toutes nos écoles, et le mode mutuel a l'avantage de former dans l'élève le futur maître. Cependant ce mérite je l'ai exprimé d'une manière trop étroite. Les garçons de l'école, les fillettes de l'école deviendront avec le temps pères et mères, et c'est une bénédiction que l'art d'enseigner ait été développé en eux. Ne sont-ils pas les premiers maîtres que Dieu a assignés à l'enfant ?